



**Françoise  
Coquillat**

# EN PREMIÈRE LIGNE

Une histoire  
des infirmières  
dans la Grande Guerre

ALISTIO  
HISTOIRE

*« Nos blessés sont admirables, merveilleux. Pas une plainte.  
Ils se laissent couper bras et jambes, ouvrir le crâne  
sans un murmure. (...) C'est pour la France. »*

*« Je me hâte vers la salle de pansements, et c'est le navrant  
défilé des plaies hideuses, des délabrements atroces,  
de la bouillie de chair, d'os et d'esquilles. »*

**D**u champ de bataille à l'imagination collective, comment la figure de l'infirmière s'est-elle construite, et comment a-t-elle évolué ?

Dans ce récit passionnant et fouillé, se mêlent des destins et des paroles de femmes de tous horizons qui, par milliers, durant la Grande Guerre, sont sorties de leur foyer pour investir de nouveaux champs et devenir infirmières.

Tour à tour idéalisées, sexualisées et invisibilisées, exclues des savoirs, du pouvoir et de la sphère guerrière, formatées, confinées dans le cadre du foyer puis de l'hôpital, ces femmes font ici résonner leur voix. À travers de nombreux témoignages, notes hâtives prises en situation d'urgence, journaux intimes ou écrits destinés à la publication, Françoise Coquillat nous raconte la naissance d'une profession, la détermination, l'épuisement et parfois le désespoir de ces femmes jetées sans préparation dans l'horreur de la guerre. Elle décrit aussi les relations hommes-femmes au début du XX<sup>e</sup> siècle, teintées d'abnégation, de tendresse, d'admiration ou de colère.

**Découvrir ces héroïnes, les écouter,  
leur rendre hommage, est un acte militant.**

**Françoise Coquillat** est professeure agrégée d'histoire, docteure en histoire contemporaine et conférencière.

ISBN : 978-2-37935-456-4



9 782379 354564

20,90 €  
prix TTC  
France



Rayon : Histoire

**En première ligne**

---

Lecture et correction : Karine Barou & Le Champ rond

Maquette intérieure et maquette de couverture : Primo & Primo

Photo de couverture : © Collection Gregoire / Bridgeman Images

Les illustrations proviennent de la collection personnelle de l'autrice. Malgré des recherches approfondies, nous n'avons pas toujours été en mesure d'identifier certains auteurs ou ayant-droit des documents reproduits dans cet ouvrage. Si vous êtes l'un de ces titulaires, nous vous remercions de bien vouloir contacter l'éditeur.

© 2025 Alisio, une marque des éditions Leduc

76, boulevard Pasteur 75015 Paris

ISBN : 978-2-37935-456-4

Françoise Coquillat

# En première ligne

**Une histoire des infirmières  
dans la Grande Guerre**

A L I S I O  
HISTOIRE



À mes deux fils, Nicolas et Julien,  
avec tout mon amour.

À mes amis-es, ma famille de cœur.





# Introduction

La Première Guerre mondiale, aussi appelée la « Grande Guerre », est une immense catastrophe qui s'est abattue sur toutes les familles, semant le malheur et la désolation, les écrasant sous une chape de deuil et de douleur. Pourtant, paradoxalement, ma rencontre avec cette période s'est faite dans un autre registre, non pas celui de l'affliction et du désespoir, mais celui d'une parenthèse presque joyeuse, en tout cas inattendue, imprévue, inédite. « Nini », ma grand-mère maternelle, de son vrai nom Eugénie Craisson, habitait un petit village au sud de la Drôme, Montségur-sur-Lauzon, et sa jeunesse fut animée par l'arrivée de plusieurs centaines de jeunes soldats. Ces « récupérés », comme elle les appelait, étaient dispersés dans plusieurs villages. Ils venaient se reposer et s'entraîner (tirs, fabrication de tranchées, d'abris souterrains) et logeaient dans les maisons réquisitionnées par l'armée. L'économie et la société villageoises furent bouleversées. Mon arrière-grand-père, Désiré, paysan, logeaient plusieurs soldats dans sa remise derrière la maison. Pour Nini, quatorze ans au début de la guerre, et pour ses deux grandes sœurs de dix-huit et vingt ans, ce fut un moment récréatif. Lorsque ma grand-mère évoquait cette période, elle me racontait des petits riens joyeux, avec une gaieté enfantine, une telle fraîcheur, un tel enthousiasme, qu'elle s'en effrayait elle-même, modulant alors ses propos par des : « Oh pourtant que la guerre était triste. » Se sentant coupable de trop de joie, elle se souvenait de jeunes hommes tués au combat, mais, immanquablement, elle finissait toujours

par revenir sur ces moments exceptionnels rompant la monotonie de sa vie et de celle du village. Ma grand-mère a conservé, dans une grosse boîte métallique « Chocolat Menier », des dizaines de cartes postales de remerciements de la part des soldats, adressées à « M. Craisson Désiré, propriétaire », mais le plus souvent à l'une des trois filles Craisson, Henria, Maria ou Eugénie. Pudiques et très polies, ces lettres évoquent la délicieuse parenthèse que fut « le bon temps passé à Montségur ». Véritable madeleine de Proust pour ma grand-mère, cette période riche en émotions a dû être égayée par des moments d'amitié, des flirts, voire des histoires d'amour.

Plus tard, devenue professeure d'histoire, j'ai enrichi les souvenirs de Nini en cherchant des informations dans les archives municipales. Effectivement, 3 000 jeunes hommes avaient été répartis au sein du village, à raison d'un pour quatre habitants. Un cordonnier, un tailleur, des « popotes<sup>1</sup> » ont vu le jour. Contrairement aux souvenirs bucoliques de ma grand-mère, j'ai découvert des documents mentionnant des vols de poules ou de fruits, des bagarres et des tapages nocturnes d'ivrognes, ainsi que la présence de deux « femmes de mauvaise vie », mais aussi des dégradations de vignes et des truffières<sup>2</sup>, et, plus grave aussi, le viol d'une petite fille.

Mutée pour mon premier poste de professeure, à côté de Valenciennes, je me suis retrouvée au milieu des champs de bataille. J'ai alors « replongé » dans la Première Guerre mondiale. Mais le décès prématuré de mes parents va venir bouleverser ma vie. Si mon père est mort très vite à quarante-neuf ans d'une rupture d'anévrisme, ma mère a été emportée quelques années après par, dit-on, une « longue maladie » qui fut en réalité très courte. En moins de six mois, elle fut foudroyée par un cancer du pancréas. Célibataire à l'époque, j'ai pu l'accompagner et vivre avec elle ses derniers mois,

---

1. En argot des tranchées, la « popote » désigne une cuisine roulante.

2. Fierté du terroir, la truffe (*Tuber melanosporum*) était produite en grande quantité par tous les paysans du village. Ce n'était pas encore le produit de luxe d'aujourd'hui.

ses dernières semaines, ses derniers jours, ses dernières heures... J'ai rencontré alors au sein de l'hôpital de la Croix-Rousse de Lyon des équipes formidables de médecins, d'infirmières, d'aides-soignantes, de kinésithérapeutes, etc. J'ai été émerveillée par leur humanité, leur professionnalisme et leur énergie pour lutter à chaque instant contre la maladie. Cette tragédie filiale modifia mon rapport au temps et donc à l'Histoire et détermina mon intérêt pour le monde médical. Devenue maman de deux petits garçons, je suis revenue vivre dans la maison familiale à Montségur-sur-Lauzon, au milieu de mes fantômes. Les souvenirs, les vieilles photographies, les lettres jaunies m'ont bousculée et m'ont motivée pour me lancer dans un travail de recherche.

Grande admiratrice de Michelle Perrot, mais aussi d'Arlette Farge, d'Alain Corbin et de Michel Pastoureau, j'ai voulu travailler sur les « sans-voix ». Ma rencontre avec Frédéric Rousseau, professeur d'histoire contemporaine à l'université Paul-Valéry de Montpellier, prônant une approche sociale du conflit, fut déterminante. Il m'a encouragée, dans le cadre d'un doctorat, à travailler sur ces éternelles subalternes : les femmes au sein du Service de santé de l'armée pendant la Première Guerre mondiale.

Exerçant à temps plein au lycée, élevant deux garçons, il m'a fallu sept années pour finir ma thèse. En déplacement sur tout le territoire, j'ai écumé les archives nationales, départementales, les bibliothèques, j'ai aussi rencontré des particuliers qui m'ont raconté des anecdotes familiales, confié des lettres et des photographies.

La recherche de témoignages fut captivante et difficile. Michelle Perrot l'avait écrit : « Entre fugacité des traces et océan de l'oubli, ils sont étroits les chemins de la mémoire des femmes<sup>3</sup>. » J'ai étudié les notes, les journaux de bord, les journaux intimes de certaines

---

3. Michelle Perrot, *Les Femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1998 ; « Champs », 2001, p. 10.

infirmières. Tous ces récits évoquent des aventures hors du commun, des moments intenses qui ont brisé la routine de ces femmes, les éloignant pour un temps du foyer et d'une vie toute tracée et leur offrant, parfois, des instants de joie, malgré la douleur et la mort qui les cernaient. Les récits de ma grand-mère ont alors refait surface. Comment avouer insouciance et jeunesse par ces temps de malheur ?

Je me suis passionnée pour ces vies modestes, ces parcours en apparence ordinaires qui, loin d'être insignifiants, éclairent l'Histoire autrement. Pour les comprendre, il faut prêter l'oreille, affûter le regard, lire les signes, peser les silences, balayer les lieux communs, interpréter, imaginer...

Ainsi, écrire sur les infirmières dans le Service de santé de l'armée en 1914 n'est pas dépoussiérer un vieux thème. C'est même tout le contraire !

Écoutons les voix de ces infirmières :

« Je déraisonne encore... jamais je ne m'habituerai à voir souffrir. » ; « Est-ce possible que l'on ait vieilli ainsi en quelques jours ? [...] Les belles couleurs de mes joues s'effacent, et je dois avoir ce teint grisâtre qui me frappe presque chez tous. » (Juliette Dyle, 1915)

« Au bout de quarante ans, j'ai l'impression d'avoir vécu cent ans, j'ai vu des choses que personne d'autre n'a vues. » (Sylvie Hofmann, 2024)

À la fois récurrent et familier, ce sujet a une résonance contemporaine.

Récurrent parce que les infirmières ont été en première ligne à plusieurs reprises : pendant la Première Guerre mondiale, où elles

furent « les plus louangées<sup>4</sup> », puis une nouvelle fois lors de l'épidémie de Covid en 2020, où elles furent les plus applaudies.

Familier parce que, cent ans après le conflit, les gens conservent en mémoire des images iconiques, lénifiantes de ces infirmières en uniforme blanc, immaculé, telles de parfaites images d'Épinal.

Or, personne n'imagine, jamais, leur quotidien derrière cet écran de douceur. Les citations ci-dessus expriment la même chose, souffrance et douleur, fatigue et vieillissement. Elles ont pourtant cent dix ans d'écart. La première citation provient des écrits de l'infirmière Juliette Dyle, en 1915, et la seconde est prononcée en 2024 par Sylvie Hofmann, cadre-infirmière en cancérologie, à l'hôpital Nord de Marseille, lors de la sortie du film éponyme, *Mme Hofmann*, de Sébastien Lifshitz.

Même méconnaissance, hier comme aujourd'hui, de leur quotidien, de leurs compétences, de leurs responsabilités, de leur charge de travail. Elles ne sont pas vues pour ce qu'elles sont, mais elles sont imaginées, parfois fantasmées.

L'exemple de sœur Julie, que nous allons suivre tout au long de cet essai, est révélateur de la distance entre réalité et fabulation. Sœur Julie, qui appartient à la Congrégation des sœurs hospitalières de Saint-Charles à Nancy, s'est illustrée par son courage et sa résistance face aux Allemands pendant la Première Guerre mondiale. Le président Poincaré lui a remis la Légion d'honneur en reconnaissance de ses actes héroïques. L'image de sœur Julie est alors très médiatisée, au point que son apparence est profondément modifiée pour répondre à des objectifs de commercialisation. Alors qu'elle est âgée de soixante ans au début du conflit, cette sœur, petite, de forte corpulence et acariâtre, est réinventée par les médias en jeune, mince, et jolie religieuse, avenante et gracieuse. Cette métamorphose symbolique dépasse son courage héroïque pour en faire une femme

---

4. Françoise Thébaud, *Les Femmes au temps de la guerre de 1914*, Paris, Stock, 1986.

rajeunie et désirable. Sœur Julie devient une icône, incarnant ainsi toutes les Françaises et leurs vertus patriotiques.

Toutefois, derrière cette image simplifiée et réductrice se cache une réalité plus complexe, qui se situe à l'intersection de divers domaines de recherche.

Dans le domaine de l'histoire militaire, les femmes se retrouvent immergées dans un univers militarisé, marqué par une guerre d'un genre nouveau et d'une ampleur inconnue. L'hôpital, lieu de douleurs et de soins, devient également un espace où il faut préserver l'ordre, la discipline et la morale.

Du point de vue de l'histoire des techniques médicales, la guerre a catalysé des progrès significatifs. Face à la métamorphose de l'hôpital et aux théories hygiénistes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il faut s'initier à l'évolution de la médecine à travers des gestes, des techniques qui n'ont cessé de progresser pour s'adapter aux nouvelles pathologies des temps de guerre.

L'histoire de la professionnalisation des femmes dans le domaine médical, qu'il s'agisse de doctresses ou d'infirmières, est celle d'une émancipation difficile. Elles ont dû se battre pour accéder à une formation spécialisée, obtenir la reconnaissance de leurs compétences et un salaire équitable, s'extirpant ainsi d'un héritage passéiste.

Si l'histoire de la sécularisation des soins infirmiers révèle une transition du religieux vers le laïc, l'infirmière n'est jamais loin de la bonne sœur. Cette association perdure à travers les « saintes laïques », telles la Vierge Marie qui soigne les âmes et Marie-Madeleine qui panse les corps. D'ailleurs, certaines représentations d'infirmières rappellent les descentes de croix. Ces femmes lavent leurs malades, les apaisent et les mettent parfois au tombeau.

Dans l'histoire des représentations<sup>5</sup>, l'image des infirmières est façonnée à travers différents filtres, qu'il faut décrire, interpréter et dépasser.

---

5. Frédéric Rousseau, *La Guerre censurée*, Paris, Seuil, 1999.

Au sujet de l'histoire du genre, il faut ici réfléchir en termes de rapports sociaux entre les sexes. Les femmes ont une place déterminée par leur genre. La guerre, période où les normes se renforcent, fera tout pour exclure les doctresses du conflit, domaine viril par excellence. Quant à l'infirmière, dotée de qualités « naturelles », « faite pour les soins », spécialiste de la douleur, madone de la compassion, elle sera intégrée et surveillée. Derrière cette exaltation apparente de la femme se lit clairement une conception hiérarchique du rapport des sexes, rigide et arc-boutée sur des principes d'autorité mâle.

Ainsi, la profession d'infirmière ne peut être considérée comme un bloc homogène, car elle se caractérise par une grande diversité de statuts, de modes d'exercice et de contextes d'intervention. Cette hétérogénéité reflète un kaléidoscope de réalités professionnelles et sociales. Il ne suffit pas de célébrer une figure exceptionnelle, une pionnière, qui occulterait toutes les autres. Il faut prendre en compte toute la diversité pour rentrer dans l'intime.

Les témoignages d'infirmières constituent une source précieuse pour explorer la réalité, bien que les traces soient rares. En effet, les femmes de l'époque n'avaient pas l'habitude d'écrire et celles qui le faisaient provenaient généralement de milieux favorisés, aristocratiques ou bourgeois. Néanmoins, ces témoignages fonctionnent comme un palimpseste, où les discours normés et audibles reflètent les représentations dominantes. Mais en tendant l'oreille, des voix plus discrètes, exprimées à travers des signes, des indices et des non-dits, transgressent les normes. Ces récits permettent de comprendre les relations hommes-femmes, d'appréhender le travail infirmier à travers des gestes ou des situations d'urgence, de comprendre aussi le stress, l'épuisement, parfois le désespoir de ces femmes. Ils ouvrent la voie sur le champ des pratiques professionnelles tout en plongeant dans l'intime. Saisir ces voix se révèle d'autant plus intéressant qu'habituellement tout ce qui ne vient pas de la confrérie ou du cénacle masculin trouve peu d'écho. Découvrir ces femmes, faire entendre leurs paroles, leur rendre hommage est un acte militant.





# 1

## **Naissance d'un modèle : l'infirmière dévouée et obéissante**

Quand on aborde la place et le rôle des femmes dans la Première Guerre mondiale, l'infirmière s'impose, devant la paysanne, l'obusière, la conductrice de tramway. Cette prééminence s'explique en grande partie par son uniforme d'un blanc immaculé, qui en fait un symbole facilement identifiable et mémorable.

### **Des infirmières très visibles : les multiples facettes de l'infirmière pendant la guerre**

Les éditeurs de cartes postales, dont le commerce fut florissant pendant la guerre, ont contribué à façonner l'image de l'infirmière. Leur production a contribué à ancrer dans l'esprit collectif une représentation idéalisée de l'infirmière : dévouée, respectable, reconnaissable à sa tenue et à sa coiffe. Cette vision, empreinte de douceur et de compassion, se reflète dans le langage corporel fréquemment illustré sur les cartes postales d'époque : mains jointes, tête inclinée, bras tendus pour enlacer tendrement le soldat, enfant de la patrie.

Il n'est donc pas étonnant que la figure de l'infirmière ait également inspiré certains artistes. Sculptures, peintures et illustrations



Carte postale, 1914. © D.R.

mettent en lumière ces femmes françaises, les présentant comme un ensemble homogène incarnant le sacrifice et la générosité de la nation. L'infirmière y est souvent représentée concentrée et efficace, que ce soit seule en portrait ou aux côtés d'un blessé. Toujours là pour reconforter, elle incarne une image à la fois digne et sobre.

À sa manière, la presse s'empare elle aussi du sujet, reproduisant de nombreux croquis, dessins, caricatures, publicités et louant, au fil des semaines, les différentes actions de ces dames charitables, comme en témoigne cet extrait d'un article de *L'Illustration*, hebdomadaire très populaire pendant le conflit :

« À peine éloignées de la fournaise et du bruit de la mitraille, nos blessés, dès le premier arrêt du train, tendant les mains vers l'apparition blanche et souriante qui se présente à eux. Car les Dames de la Croix-Rouge les attendent sur le quai et cette première rencontre leur fait goûter déjà le bon repos qu'ils trouveront dans l'hôpital vers lequel les emporte le train. Mais l'ambulancière n'est pas pour les attendrir. C'est bien plus une grande sœur qu'une maman. Elle est vive et décidée. Elle a beaucoup de visages à laver, de gobelets à remplir, des tartines à distribuer. Elle passe de wagon à wagon, donnant à chacun sa part de rafraîchissement, de nourriture, de bon accueil. Quand elle aura épuisé ses provisions, elle repassera avec des cartes postales, des crayons, offrant de porter à la poste la première lettre qui annoncera aux parents la blessure et qui les rassurera en même temps. Il lui arrive aussi de refaire un pansement, de rattacher l'écharpe qui soutient le bras blessé, de chausser un pied enflé d'une pantoufle. À ce charmant tableau d'une jeune fille en blanc parmi tant de soldats dociles, comme de petits enfants à l'heure du goûter, on ne doute pas de l'énergie souriante, de tout le

courage discret que la Dame de la Croix-Rouge dépense chaque jour dans leur affectueux dévouement. »

Le ton utilisé est mièvre, les soldats sont décrits comme de petits enfants qu'il faut débarbouiller, distraire, rassurer et panser. C'est un tableau idyllique et trompeur, car il nie la violence des combats et la douleur des hommes, et invisibilise donc, dans le même temps, le travail réel des infirmières et ce à quoi elles ont été confrontées.

L'article d'Émile Bergerat, publié dans *Le Figaro* du 29 décembre 1915, rend un vibrant hommage à ces soignantes en n'hésitant pas à les qualifier de « quatrième armée », sous-entendant par cette expression une organisation bien huilée, reposant sur des femmes subalternes et dociles :

« Mère, épouse, sœur, fille ou amante, la femme de chez nous est à son poste, ses armes pieuses à la main. [...] C'est notre quatrième armée, vous dis-je. [...] À peine le canon s'était-il tu à Charleroi que déjà, en uniforme blanc croisé de rouge, cent mille femmes de tout âge, de tout rang social, de toutes croyances, se dressèrent au pied de cent mille lits ou couchettes, face aux faiseurs de cadavres, et déroulant leurs bandelettes. Palais, hôtels, villas, maisons, appartements ou chaumes, tout habitacle ayant toit et âtre eut à sa porte une hôtesse militante et intrépide qui hébergea un ou plusieurs des navrés de la famille nationale et se voua à leur guérison. »

Du côté de la littérature, les romans ont fait aussi la part belle aux infirmières, même si certains sont tombés dans l'oubli. Ainsi, celui de René Benjamin, *Gaspard*, prix Goncourt en 1915, relate les aventures d'un poilu parisien, gouailleur et bon vivant. Blessé, il a décrit avec tendresse ses trois infirmières, « un triptyque de la vie féminine »,

et qui étaient pour lui « trois façons divines d'être femme. L'une était la Bonté, l'autre était le Charme même, et la troisième était la Vie, vie de l'esprit, vie du cœur, vie du geste : on ne voulait plus mourir après l'avoir vue ».

Un autre ouvrage illustrant la vie des infirmières pendant la Grande Guerre est celui de Paul Bru<sup>1</sup>, *Le Roman d'une infirmière*. L'auteur, familier du milieu hospitalier, brosse le portrait de Germaine Drouet, une jeune orpheline qui incarne l'archétype de l'infirmière idéale. Dotée de valeurs morales, ayant reçu une bonne éducation par ses grands-parents, son instruction est supérieure à celle de ses collègues, ce qui la distingue dans son milieu professionnel. Elle découvre sa vocation d'infirmière progressivement, au fil des épreuves qu'elle traverse. Le personnage est paré de nombreuses qualités : jolie, travailleuse, fraîche, innocente et chaste. Cependant, ce portrait est contrebalancé par sa naïveté et son absence de malice, qui la rendent vulnérable face aux épreuves de la vie.

Si ces deux romans — *Gaspar* et *Le Roman d'une infirmière* — reprennent à leur compte le modèle de l'infirmière, jeune, jolie et encore innocente, ils insistent aussi sur les dangers qui la menacent, d'où la nécessité de protéger ces jeunes naïves qui, de par leur métier, échappent aux lois du foyer jugées protectrices.

Si la visibilité de l'infirmière a été aussi importante et a à ce point durablement marqué les esprits, c'est aussi à cause des poupées à son effigie et des déguisements immaculés. Tandis que les garçons pouvaient choisir parmi une variété de panoplies militaires (capitaine d'infanterie, hussard, dragon, cuirassier, sergent-major, zouave, spahi), les fillettes n'avaient qu'un seul modèle à leur disposition :

---

1. Paul Bru a été une figure importante du milieu hospitalier, où il a occupé divers postes : économiste à l'hospice de Bicêtre, il a achevé sa carrière en tant que directeur de l'hôpital Saint-Antoine. Parmi ses écrits abordant des thèmes médicaux figurent *L'Insexuée* et *Roman d'un avarié*, deux romans dont le thème est la blennorragie. Quant à *Madame la surveillante*, il s'agit d'un roman mettant en scène une sage-femme.

l'uniforme blanc de la Croix-Rouge. Ce déguisement, le plus populaire de son époque, reste encore aujourd'hui un classique. Certaines collections particulières conservent des photographies montrant des petites filles vêtues en infirmières, souvent pour imiter leur mère. Elles aussi distribuent des tisanes et apportent du réconfort aux soldats blessés. À travers ces jeux, plusieurs valeurs sont ainsi transmises de mère à fille : elles développent une conscience du sacrifice consenti par les hommes pour les protéger, et, en retour, elles apprennent à les soutenir, tout en veillant à l'équilibre du foyer.



Couverture de la revue *La Baïonnette*, 28 octobre 1915, numéro spécial « Nos gosses » © D.R. .

Ces représentations convergent vers une image commune : une vision épurée, simplifiée, et consensuelle. La guerre et son lot de souffrances sont occultés. Le discours est normé : l'infirmière est rassurante, second rôle indispensable pour remporter la victoire.

## L'image consensuelle : de la mère vers la « sainte laïque »

### « Le sourire de sœur et les soins d'une mère »

Gainée dans son uniforme blanc immaculé, seule ou auprès d'un blessé, l'infirmière se doit d'apporter à la fois réconfort immédiat et promesse d'un retour au combat. Ces images, dont la simplicité ne semble pas être le fruit du hasard, en disent long sur cette soignante idéale, ce modèle créé de toutes pièces. La mise en scène de la photo ci-après est intéressante, à la fois par ce qu'elle veut montrer (humilité et don de soi), par ce qu'elle suggère (compassion, tendresse et réconfort) et également par ce qu'elle dissimule. Malgré la folie de la guerre et l'horreur des blessures, tout est cadré, encadré, recadré. Il n'y a rien de transgressif ni de subversif.

Dans la réalité pourtant, tout est bouleversé. Rien n'est plus pareil au front, avec le



Carte postale, 1914. © D.R.

chaos inouï des combats, ni à l'arrière, avec la mobilisation de toutes les énergies. Des milliers de femmes, de tous âges, de tous milieux ont quitté leur logis, se sont éloignées de leur famille, pour rejoindre un monde d'hommes, pour soigner des corps souffrants. Or, dans les images véhiculées par les cartes postales, les peintures ou les dessins, rien ne transparaît. Les femmes y sont le plus souvent représentées dans un décor familial, celui du foyer — et plus précisément celui d'une chambre particulière, souvent douillette. Le monde de l'hôpital est occulté, comme d'ailleurs celui de la caserne. La guerre est seulement suggérée, ici, par la vareuse bleue repliée au pied du lit, parfois aussi représentée par un képi suspendu ou un sabre à la tête du lit. Les interactions entre l'infirmière et le soldat sont mater-



Carte postale, 1915. © D.R.

nelles, rappelant les soins prodigués à un enfant. Elle est montrée nourrissant le soldat, le lavant, le divertissant aussi parfois.

Certaines cartes postales adoptent un décor davantage marqué par la guerre, mettant en scène l'infirmière dans différents contextes. Elle peut être représentée travaillant dans une grande structure hospitalière proche du front, mais toujours dans une chambre individuelle où aucune souffrance n'est visible. Parfois, elle est dépeinte directement sur le front,



bien que le décor reste artificiel et peu réaliste. La mise en scène peut faire sourire au regard de l'atrocité de cette guerre mécanique, car dans tous les cas, quelle que soit la situation, le binôme est fusionnel. L'infirmière est toujours seule avec le blessé souffrant d'une écorchure ou d'une grosse bosse. Malgré les conditions difficiles sur le terrain et la brutalité des combats, elle est systématiquement représentée de manière idéalisée : elle est invariablement sereine, sa tenue est immaculée et elle entretient des relations empreintes de douceur avec le blessé. Cette image aseptisée occulte la réalité : on n'y voit ni boue, ni blessures horribles, ni corps nus ou mutilés, aucune souffrance.

Les cartes postales exploitent fréquemment le thème de la figure maternelle. Ces femmes françaises sont des mères pour les soldats alors qu'elles ont le même âge qu'eux !

Certains romans illustrent et confirment ces valeurs : les mères donnent la vie, tandis que les infirmières la prolongent. Ainsi, dans *Les Mouettes aux Croix Rouges. Contes médicaux de guerre*, du médecin Paul Duplessis de Pouzilhac<sup>2</sup>, l'auteur évoque l'instillation du souffle de vie, notamment à travers une scène de ravitaillement dans une gare :

« Ces Dames, munies de cruches de fer, de paniers, de plateaux, s'approchent. Les unes s'agenouillent sur les marches du wagon. Les plus jeunes grimpent à l'intérieur. [...] — Eh ! La petite mère, il n'y aurait pas du bouillon ? La petite mère est une dame très bien. Deux de ses fils se battent sur le front. Jour et nuit elle se dévoue. [...] On s'empresse autour du mutilé. Il n'a plus de bras. On lui soulève la tête. On le fait boire. Ses yeux

2. Paul Duplessis de Pouzilhac (1882-1958) est médecin et écrivain. Pendant la guerre, il exerce dans la 16<sup>e</sup> section d'infirmiers militaires à Perpignan. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont *Les Mouettes aux Croix Rouges* (1916) et *L'Aile blanche* (1917).

brillent étrangement. Ce bouillon est un peu de vie qui pénètre. »

Plus loin, il brosse un portrait de la directrice de son hôpital : « C'est un cœur d'or. Les soldats l'appellent "maman" ou "chère amie". Volontiers elle se laisse "taper"<sup>3</sup>. Dieu le lui rendra. » Pleine de douceur, de compassion et d'attention, elle se distingue par sa perspicacité, capable d'interpréter les moindres symptômes. Cette infirmière, « une mère, est la bonté même, le pur amour, celle qui donne vie et qui la prolonge ». Grâce à son dévouement, les blessés sont transportés dans un univers empreint de douceur :

« Le poilu se demande si c'est un conte ! Dors doucement petit blessé. La bonne fée ce soir restera à ton côté. Elle te veillera tandis que dans ses doigts menus, aux ongles roses, tournera inlassablement... quelquefois par habitude... le chapelet. »

Telle une mère de famille, cette infirmière incarne dans l'imaginaire collectif une figure presque miraculeuse. Elle se rapproche ainsi de la religieuse qui, par ses prières et son dévouement, accompagne les âmes vers l'éternité.

### **Sémiologie de la sainteté**

Les images de l'époque présentent fréquemment les infirmières, assimilées à des mères, comme des figures incarnant des vertus de charité et de dévouement. Ces représentations les rapprochent souvent des religieuses, tant par leurs qualités morales que par leur apparence. De nombreuses cartes postales empruntent à l'esthétique des images pieuses distribuées lors de baptêmes ou de communions :

---

3. Cela signifie qu'elle donne des cigarettes ou des bonbons.

visage incliné en signe d'extase ou de compassion, lumière en plongeant mettant en valeur leur robe immaculée, décors modestes, et inscriptions soulignant une vertu personnifiée comme « la miséricorde », « la charité », « la pitié ».

Le discours véhiculé par ces images est clair : les infirmières se dévouent pour sauver le héros et servir la patrie. Leur posture évoque non pas un sacrifice christique, réservé au soldat, mais une attitude rappelant celle de la Vierge Marie. Cette analogie repose sur une sémiologie assumée de la sainteté, visible à travers plusieurs éléments : l'uniforme immaculé, le voile — pièce centrale de leur tenue — et une gestuelle particulière du corps tout à fait singulière qui renforce cette symbolique sacrée.

L'uniforme se distingue tout d'abord par son caractère très couvrant : il dissimule les jambes, les bras et présente des cols strictement fermés. Ce vêtement, d'une grande sobriété, est toujours impeccablement entretenu : jamais déchiré ni froissé, les plis de repassage étant même souvent visibles. Il est constamment immaculé, sans trace de boue ni de sang. Cette falsification de la réalité s'explique d'une manière littérale : c'est le triomphe de l'hygiène et de la propreté, un combat porté par la République scientifique depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Symboliquement, l'uniforme renvoie à la pureté, voire à la virginité. D'une certaine façon, cette représentation virginale de l'infirmière crée un consensus entre les dévots et les républicains, semblant momentanément estomper les tensions issues de la séparation de l'Église et de l'État en 1905.

Identique pour toutes les femmes, le costume uniformise la silhouette, le milieu social, gomme les différences de statut et fait oublier les grades. Grâce à lui, toutes semblent appartenir à une même et grande famille, celle de la Croix-Rouge.

Le voile, qui complète le costume d'infirmière, l'élève encore dans l'échelle de la pureté. et agit comme un marqueur moral et genré. Il véhicule des valeurs comme la soumission, la dépendance